



Arts

Künste

Artes





Carlos de Soussens: Luces de Bohemia ou un poète fribourgeois dans la jungle portègne

Alain MONNIER

Université de Genève

Résumé

L'Amérique du Sud n'a pas inspiré que des savants: ainsi du poète fribourgeois Carlos de Soussens (1865-1927), qui chercha son inspiration dans les bas-fonds de Buenos Aires et au fond des verres de vin. De cet homme bon, triste et profond, comme le qualifia son ami Rubén Darío, la plupart des œuvres a malheureusement disparu dans les remous de la vie de bohème.

J'ai le plaisir d'ouvrir cette matinée de dimanche, à l'heure de la messe ou du culte, dont le thème fera un peu figure marginale puisqu'il s'agit de l'art: poésie, cinéma, peinture. Mais n'avions-nous pas consacré nos dernières Journées d'études à «Artes indígenas y antropología», et ne vaut-il pas la peine de voir, à rebours, comment le Nouveau Monde a pu inspirer des artistes suisses ?

Marginale aussi, cette matinée, par la personnalité de certains des artistes dont il sera question. Ainsi d'Aimé Montandon, qui n'a jamais posé le pied sur le continent sud-américain mais dont toute l'œuvre gravée et peinte est nourrie de la vie indienne, au point que, quand on lui demandera: «Vous vous sentez un Indien ?», il répondra: «Je me considère tel pour une large part... J'écoute de la musique indienne. Je grave des scènes d'Indiens. Je grave les légendes et la mythologie indiennes... Je suis un Indien.» (ACATOS 1982: 53-56)

Ainsi de Carlos de Soussens, dont je parlerai aujourd'hui. Avec lui, de la poésie certes, mais aussi une tradition que la Société suisse des Américanistes a tenu à perpétuer: la tradition de l'alcool et de la bohème.

Poésie donc: certains des américanistes présentés ici l'ont aussi pratiquée, mais moins systématiquement que de Soussens. Alfred Métraux, que Michel LEIRIS (1969: 137) qualifia de poète pour sa tentative d'épuisement de la réalité:

J'admire donc chez Alfred Métraux qu'il ait été, en même temps qu'un observateur scrupuleux et qu'un homme dont la vaste culture ne laissait pas d'avoir ses recoins pittoresques, ainsi qu'un ethnologue conscient de tous les devoirs humains impliqués par sa science, ce que j'appelle un poète. J'entends par là, non point tellement quelqu'un qui écrit des poèmes, mais quelqu'un qui voudrait parvenir à une absolue saisie de ce en quoi il vit et à rompre son isolement par la communication de cette saisie.

Alfred Métraux grâce auquel, voyageant avec une exposition qui lui était consacrée, j'ai découvert Carlos de Soussens à Buenos Aires.

Et Moisés Bertoni, qui ouvre *La civilización guaraní* par un poème dédié à son fils Linneo, bien loin du «Ni Dieu ni maître» anarchiste puisqu'invoquant et «l'Amour divin» et «la Patrie»¹:

*y desde el óbito tan prematuro,
en puro espíritu me asististe siempre,
relevando el ánimo por momentos decaído,
y renovando la fe que el desengaño debilita,
con la fuerza poderosa del Amor divino,
y de lo jurado el recuerdo dulce e imperioso;
es por tanto justo y muy debido,
que esta obra del pensar común,
sobre el altar de la patria que tanto amaste,
mercedamente te dedique !*

Soit:

Depuis ton décès tant prématuré,
Pur esprit toujours tu m'as assisté,
Mon courage parfois abattu relevant
Et renouvelant ma foi qu'affaiblit le désenchantement,
Avec la toute-puissance de l'Amour divin
Et le souvenir doux et impérieux du serment;
C'est pourquoi il est bien et juste
Que cette œuvre d'un penser commun,
Sur l'autel de la patrie que tu aimas tant,
Je te la dédie comme tu le mérites !

(BERTONI 1922; ma traduction)

¹ Patrizia Candolfi et Danilo Baratti me signalent un autre fruit poétique de Bertoni, paru sous le titre de «¿Fué un sueño?» («Fut-ce un songe ?») le 11 février 1893 dans *La Democracia* d'Asunción. C'est un hymne à la nouvelle patrie paraguayenne, «vierge, vestale et âme pure».



Mais laissons à un autre poète, Rubén Darío, le soin de nous présenter Carlos de Soussens, dans son *Himno à Charles de Soussens* (Buenos Aires, 1895)²:

*Soussens sans sous, poeta: tú
que aborreces siempre el bon sens,
andarás siempre sans le sous,
¡ Soussens !*

*Soussens, hombre triste y profundo,
verá en Sión al Nazareno:
Soussens es el hombre más bueno
del mundo !...*

Soussens sans sous, poète: toi
Qui abhorras toujours le bon sens,
Tu iras toujours sans de quoi,
Soussens !

Soussens, homme triste et profond,
Verra le Nazaréen à Sion:
Soussens est le meilleur homme
Du monde !

(DARÍO 1968: 971; ma traduction)

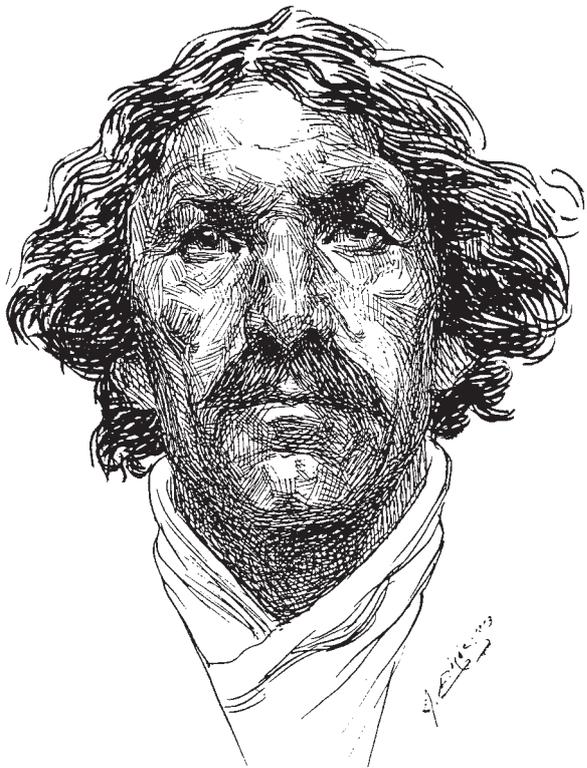


Figure 1: Carlos de Soussens en 1913.
[Dessin d'Aarón Bilis. Bibliothèque cantonale et universitaire, Fribourg]

D'où vient-il donc, ce poète qui finira dans la Sion biblique ? Sa mère, Catherine Hortense Marilley, le met au monde à Romont, dans le canton de Fribourg, le 28 juillet 1865; il est baptisé Carolus Philippe, avant de devenir Charles puis Carlos au cours de divers rites d'initiation, à Paris puis à Buenos Aires. Il écrira de lui, dans *Nocturne d'agonie*:

Dès l'aube où je naquis je concevais en roi.
Je vivais de grandeur dans la bonté sans trêve.
Les abeilles jamais chez moi ne faisaient grève
Et leurs cœurs enchantés reconnaissaient leur loi.
(cité par GALTIER 1973: 29)

Six ans plus tard son père, Jean Mamert Soussens, met au monde *La Liberté*, le journal fribourgeois toujours vivant. Carlos écrira de lui: «Mon père, chef sévère et quasi à vie du catholicisme militant en Suisse, a été pendant quarante ans le dictateur moral d'une grande partie de ce pays.» (cité par GALTIER 1973: 28) Le clergé indépendant de la Gruyère l'appelait, lui, le «Père du mensonge» ou le «Maître en tromperie» (BUGNARD 1983: 78).

Sans quitter Fribourg, le père de Charles ouvrira maison à Paris. C'est là que, jeune homme,

Il eut ses jours de triomphe: il connut le Symbole !
Sa chair spirituelle fut pétrie de nectar
Car le vieux père Hugo, grave comme une idole,
Le baisa sur le front d'un geste de César.

Ainsi s'exprima, à propos de cette scène fondatrice, un autre poète, Fernán Félix de Amador (cité par GALTIER 1973: 255).

Oint poète par ce baiser de Victor Hugo, Charles tombe amoureux d'une artiste de music-hall et s'embarque avec elle le 20 juillet 1888 sur un vapeur de la Compagnie des Chargeurs Réunis, pour Buenos Aires. Elle meurt de tuberculose à La Plata quelques mois plus tard et Carlos se tire une balle dans la tête, sans succès.

*
* * *

Son prochain pas dans la vie le fera entrer comme secrétaire du Président dans le Conseil National de l'Education. Mais bientôt, le 26 juillet 1890, il descend dans la rue, suivant les révolutionnaires radicaux Alem et Campos contre la dictature de Celman. Il se bat vêtu d'un frac irréprochable et de gants blancs, si bien que le deuxième jour de lutte il est nommé lieutenant, et par ses camarades «el loco lindo, gran escritor y teniente del Parque» – «le beau fou, grand écrivain et lieutenant du Parc» (cité par GALTIER 1973: 35).

² La même année Darío écrit aussi *Esquela a Charles de Soussens*, une «invitation» au poète «qui nous chante son Ranz sur le mode espagnol» (DARÍO 1952: 360).



Ce sera très vite l'échec de l'insurrection puis l'amnistie, mais c'est dans ce Parc – un arsenal – que Carlos de Soussens rencontre deux jeunes écrivains qui resteront ses proches. Il collaborera avec le premier, Alberto Ghirardo, lorsque celui-ci fondera en 1897 le journal anarchiste *La Protesta*. Carlos écrira à ce propos: «Je suis entré dans ce journal comme anarchiste conservateur catholique.» Et, dans une lettre à un ami: «Je suis libertaire, anarchiste et ton ami. De tels titres m'autorisent à t'aviser qu'en guise de bombes, j'ai de nombreux sonnets dans le gousset.» (cité par GALTIER 1973: 122)

L'autre, Roberto Jorge Payró, aigri par la fuite de son inspiration poétique, écrira dans le *Bar Helvetia* de Corrientes y San Martín cette «Devinette»:

*¿ Di quien soy, lector perspicuo:
En los cafés soy ubicuo,
Lo que se me acerca licuo
Y, aunque bebedor conspicuo,
Salgo de allí algo oblicuo
Con resultado proficuo
Para el tabernero inicuo ?*

Dis qui je suis, lecteur perspicace:
Dans les cafés je suis à toutes les places,
Je liquéfie tout ce qui me fait face
Et, bien que buveur efficace,
Je sors de là un peu schlass
Avec un profit sensass
Pour l'aubergiste dégueulasse ?

(cité par GALTIER 1973: 22-23; ma traduction)

Carlos, qui se reconnaîtra, répondra à Roberto Jorge Payró par ce qui reste intraduisible: «La puta que lo Payró!» Une autre fois, lors d'une rencontre au *Café de Luzio*, le dialogue suivant s'engage:

Payró: Dis-moi, Carlos, ton nom se prononce Soussens ou Sans sou ?
Soussens: Et dis-moi, mon cher Roberto, le *i* de ton nom, il s'écrit avec *i* latin, *y* grec ou *i*...diot ?
(cité par GALTIER 1973: 23, 169)

Ce qui m'inciterait à dire que Carlos de Soussens est peut-être un meilleur poète de l'oral que de l'écrit, et dans l'écrit un meilleur prosateur que versificateur, comme nous allons le voir.

Bientôt arrive à Buenos Aires Rubén Darío, à mi-juillet 1893 – on remarquera la récurrence du mois de juillet dans la vie de Carlos: naissance, embarquement pour l'Amérique du Sud, révolution radicale, et cette arrivée pétaradante du poète nicaraguayen. L'*Ateneo* de Buenos Aires, un cercle artistique, vient d'ouvrir et accueille Darío avec une certaine ambiguïté. Carlos de Soussens se rappellera de cette époque ainsi:

Voilà que triomphait Darío, l'Apôtre du Verbe Nouveau, et si les vieux pontifes du défunt Athénée, momifiés dans leur classicisme, n'acceptaient pas l'audace de nos théories – démolissant en même temps que reconstruisant –, du moins nous en discussions avec respect et, parfois, ils ne pouvaient dissimuler leur admiration devant les œuvres surgies du mouvement moderne. Néanmoins, l'Athénée ne suffisait pas à nos expansions, ah !, alors printanières; et, à minuit, quand il fermait ses portes sévères, nous cherchions un refuge à la science plus joyeuse. A la brasserie *Luzio* nous avions le salon des Suisses, et chez *Monti* un jardin grand comme un mouchoir, et à l'*Aue's Keller* – réservée pour nous – une immense table de chêne massif, taillée à la gothique, comme celles que l'on trouve dans les tavernes du Rhin... Les commensaux étaient, avec Rubén Darío, Leopoldo Lugones, Roberto Payró, Eugenio Díaz Romero, le Panaméen Darío Herrera, Armando Vasseur qui, *in illo tempore*, usait du sobriquet d'Américo Llanos, le Basque Grandmontagne et, parfois, le malheureux poète Carlos Ortiz, l'élégant Leopoldo Díaz ou le grave et bon Luis Berisso. Mais, dans nos réunions bruyantes qui contrastaient féroce-ment avec l'étiquette de l'Athénée, jamais ne manquaient deux esprits plus que polissons, endiablés: le terrible Alberto Ghirardo et l'abominable Pepe Ingenieros... (cité par GALTIER 1973: 42)

Poésie pétillante de brasseries et de bistrotts (la publicité pour le *Luzio* précise: «Introduceurs uniques du renommé vin suisse "Dezaley" de C. et A. Corboz», et un autre lieu privilégié est le restaurant du *Tir Fédéral* à Palermo); poésie révolutionnaire et internationaliste; poésie mystificatrice et dionysiaque; apogée et perte de Carlos de Soussens.

Rubén Darío se souviendra avec nostalgie de cette ébullition, envoyant de Paris, en 1910, à la revue *Caras y caretas* un salut à ses amis portègues, où l'on lit:

*Kants y Nietzsches y Schopenhauers
ebrios de cerveza y de azur
iban, gracias al calembour
A tomarse su chop en Auer's.
...
Se pensó conquistar el mundo.
Tell nos dio un cisne en vez de un oso,
y se invento el himno famoso:
Soussens, hombre triste y profundo...*

Des Kants, des Nietzsches, des Schopenhauers
Ivres de bière et d'azur
Allaient, grâce au calembour
Prendre leur chope chez Auer's.
...
On pensait conquérir le monde.
Tell nous donna, au lieu d'un ours, un cygne,
Et l'on inventa le fameux hymne:
Soussens, créature triste et profonde...

(cité par GALTIER 1973: 78-80; ma traduction)



Carlos, lui aussi, aura regagné pour un temps Paris; c'est en pleine affaire Dreyfus, pour lequel son père, Jean, prend fait et cause, au point qu'ils doivent trouver refuge à la Légation argentine de Genève. L'affaire réglée, Carlos retrouve Paris, et particulièrement le *Café Vachette*, où il publie en 1900 son *Ode à la République argentine* et, pour gagner quelques sous, des vers à la gloire des chaussures.

En 1902, c'est le retour à Buenos Aires avec le peintre Martín Malharro, pour lequel il rédigera un traité intitulé *Le dessin à l'école primaire*, un «chant à l'éducation intégrale» comme le commentera le journal *La Nación*. De Soussens, malgré cela toujours sans le sou, prendra ensuite la défense de Camille Saint-Saëns, le compositeur français qui vient diriger sa musique au théâtre de l'Odéon; il le fera dans ce sonnet que lui-même qualifiera de «la production la plus insensée, la plus incohérente que m'aient suggérée la sorcière de la mystification et la fée des vins généreux» – mais c'est sans doute un de ses meilleurs poèmes:

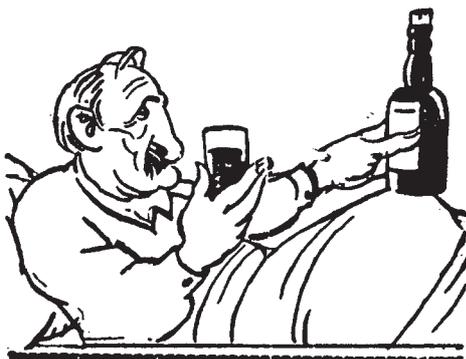
Maître savant, maître ingénu, maître suprême –
Toi qui, les mois dorés, fais vibrer les moissons
Au grand gondolement d'une bacchante, blême
D'avoir trop aspiré d'inspirantes boissons!

Va-t-en! On *snobe* ici... Dans ce pays problème
La mélodie auguste et les folles chansons,
Le symbolique lys qui fleurit notre emblème,
Font l'effet d'une pomme à de petits poissons!

Ce peuple n'y mord pas. Il n'aime que le piastre;
La révolution se fait autour d'un astre
Qu'on nomme le budget ou bien le président,

Música celestial, blason d'ignominie
Qu'il inflige à la grâce éprise d'harmonie...
On voit bien que Saint-Saëns n'est pas un résident!

(cité par GALTIER 1973: 129)



Quelques chagrins d'amour plus tard, avec à la clef la mort de Rubén Darío en 1916 («Rubén, ô mon vieux frère, est-il vrai que mes larmes / Ne peuvent point couler ?...»), Carlos de Soussens est quasiment un mendiant. De nombreuses anecdotes témoignent de cette vie de bohème, comme celle-ci, recueillie pieusement par Lysandro Galtier, son ami de la dernière heure et biographe:

Soussens avait l'habitude de boire des verres dans un bar de la rue Maipú, entre Corrientes y Sarmiento, près du théâtre Casino. Un jour qu'il n'avait pas assez d'argent pour payer ses consommations, qui se montaient déjà à douze, le patron consentit à effacer sa dette à la condition que, malgré l'état d'ébriété où il se trouvait, il se décide à composer un sonnet.

Soussens, de but en blanc, demanda du papier et de l'encre et, comme sous la dictée, composa d'un seul trait un beau sonnet. Mais, au moment de le donner à son créancier, il lui fit remarquer que la composition qu'il venait d'écrire était formée, en tant que sonnet, de quatorze vers et qu'il n'avait pris que douze verres... Comprenant l'intention du poète et pour fêter l'événement, le patron ordonna au garçon de lui servir les deux verres qu'il réclamait. (GALTIER 1973: 219)

Cette réputation lui colle tellement à la peau que, lorsqu'en 1926, pour les dix ans de la mort de Rubén Darío, on inaugure une plaque à l'intersection des rues Moldes y Loreto – «un parage urbain aussi sauvage que les campements du Gran Chaco», remarque Carlos –, et qu'il compose une *Ode à Rubén Darío*, le dernier vers est imprimé avec une coquille:

Malgré les Lombroso qui nous ont cru des Fous

devient

Malgré les Lombroso qui nous ont cru des Sous.
(mentionné par GALTIER 1973: 210-211)

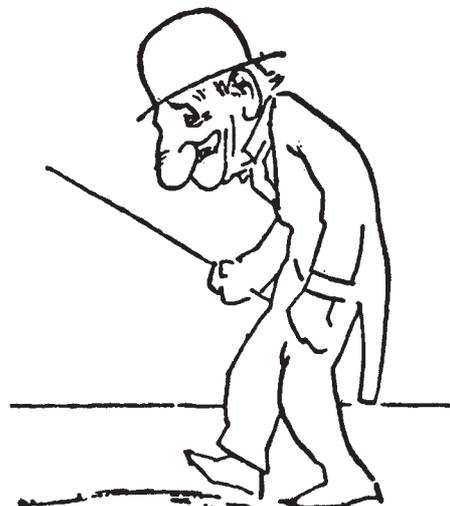


Figure 2: Deux caricatures de Soussens par Taborda.



Après quatre ans, onze mois et huit jours passés à l'hôpital Rawson – son plus long domicile fixe –, Carlos de Soussens mourra le 10 août 1927, après avoir pris comme extrême-onction une bouteille de grappa et une bouteille et trois quarts de vin.

J'ai cité ici davantage de poèmes d'autres auteurs que de Carlos de Soussens. C'est qu'il est à la fois poète et figure poétique, et apparaît encore par exemple dans un poème d'Evaristo Carriego dont Jorge Luis Borges se fera le biographe, *A Carlos de Soussens*, comme dans des romans tels que *El mal metafísico* de Manuel Gálvez et *Humano ardor* d'Alberto Ghirardo (voir GALTIER 1973: 147-148, 131).

Mais c'est aussi que ses œuvres – poèmes et articles – sont dispersées dans des revues disparues ou sur de simples feuilles de papier. Le recueil qu'il souhaitait éditer sous le titre de *Château lyrique* a disparu, abandonné dans un coffre alors qu'il déménageait à la cloche de bois.

Le manuscrit de l'un de ses poèmes se trouve pourtant à la Bibliothèque Cantonale de Fribourg. C'est par la première strophe de cette *Ode à la République argentine* que je conclurai cette brève rencontre avec Carlos de Soussens:

O Terre généreuse et superbe, Argentine,
Dont le nom est musique à l'oreille latine
Et promesse à l'Humanité !
Toi, dont un nouveau Nil – comme la mer – immense
De tes fiers laboureurs féconde la semence
Au grand soleil de Liberté !

(NICOLIN et al. 1995)

Bibliographie

ACATOS Sylvio

1982 *Aimé Montandon ou l'artiste sur lui-même.*- Genève: Editions Eliane Vernay.

BERTONI Moisés Santiago

1922 *La civilización guaraní. Parte I: etnología.*- Puerto Bertoni: Imprenta y Edición «Ex Sylvis».

BUGNARD Pierre-Philippe

1983 *Le machiavélisme de village: la Gruyère face à la République chrétienne de Fribourg (1881-1913).*- Lausanne: Editions Le Front Littéraire.

DARÍO Rubén

1952 *Poesía: libros poéticos completos y antología de la obra dispersa.*- México: Fondo de Cultura Económica.

1968 *Poesías completas.*- Madrid: Aguilar.

GALTIER Lysandro

1973 *Carlos de Soussens y la bohemia porteña.*- Buenos Aires: Ediciones Culturales Argentinas.

LEIRIS Michel

1969 «Regard vers Alfred Métraux», in: LEIRIS Michel (éd.), *Cinq études d'ethnologie*, pp. 129-137.- Paris: Denoël/Gonthier. (Bibliothèque Médiations, 58)

NICOLIN Martin, Hubert FÖRSTER et Urs BOSCHUNG

1987 *Les Fribourgeois sur la planète.*- Fribourg: Bibliothèque cantonale et universitaire/Ed. du Cassetin.

NICOLIN Martin et Evelyne MARADAN

1995 *Les Fribourgeois en Argentine, 1855-1995.*- Fribourg: Bibliothèque cantonale et universitaire.

VALLE-INCLÁN Ramón de

1961 *Lucas de Bohemia.*- Madrid: Espasa-Calpe. [1^{re} éd. de 1924]

Resumen

América del Sur no solamente ha inspirado a científicos: así fue como el poeta de Friburgo Carlos de Soussens (1865-1927) buscó inspiración en los bajos fondos de Buenos Aires y en el fondo de vasos de vino. De este hombre bueno, triste y profundo, como lo calificó su amigo Rubén Darío, la mayoría de las obras ha desgraciadamente desaparecido en los remolinos de la vida de bohemia.

Abstract

South America inspired not only scientists, but also poets like Carlos de Soussens from Fribourg (1865-1927), who looked for inspiration in the deep underground of Buenos Aires and deep glasses of wine. Most of the works of this good, sad and profound man, as he was described by his friend Rubén Darío, have unfortunately disappeared into the eddy waters of Bohemian life.

